

— Peut-être qu'il y aura eu autrefois un cimetière ici, n'est-ce pas ?

— Faut croire... mais alors pourquoi notre mère m'a-t-elle dit qu'elle m'abimerait encore si je parlais de l'os de mort à mon frère Martial?... Vois-tu, c'est plutôt quelqu'un qu'on aura tué dans une dispute, et qu'on aura enterré là pour que ça ne se sache pas.

— Tu as raison... car te souviens-tu ? un pareil malheur a déjà manqué d'arriver.

— Quand cela ?

— Tu sais, la fois où M. Barbillon a donné un coup de couteau à ce grand qui est si décharné, si décharné, qu'il se fait voir pour de l'argent.

— Ah ! oui, le *squelette ambulant*... comme ils l'appellent ; ma mère est venue, les a séparés... sans ça, Barbillon aurait peut-être tué le grand décharné !... As-tu vu comme il écumait et comme les yeux lui sortaient de la tête, à Barbillon ?...

— Oh ! il n'a pas peur de vous allonger un coup de couteau pour rien... C'est lui qui est un crâne !

— Si jeune et si méchant... François.

— Tortillard est bien plus jeune, et il serait au moins aussi méchant que lui, s'il était assez fort...

— Oh ! oui, il est bien méchant... L'autre jour il m'a battue, parce que je n'ai pas voulu jouer avec lui...

— Il t'a battue ?... Bon... la première fois qu'il viendra...

— Non, non, vois-tu, François... c'était pour rire...

— Bien sûr ?

— Oui, bien vrai.

— A la bonne heure... sans ça... Mais je ne sais pas comment il fait ce gamin-là, pour avoir toujours autant d'argent ; est-il heureux ! La fois qu'il

est venu ici avec la Chouette, il nous a montré des pièces d'or de vingt francs. Avait-il l'air moqueur, quand il nous a dit : « Vous en auriez comme ça, si vous n'étiez pas des petits *sinves*. »

— Des *sinves* ?

— Oui, en argot ça veut dire des bêtes, des imbeciles.

— Ah oui ! c'est vrai.

— Quarante francs... en or... comme j'achèterais de belles choses avec ça... Et toi, Amandine ?

— Oh ! moi aussi.

— Qu'est-ce que tu achèterais ?

— Voyons, dit l'enfant en baissant la tête d'un air méditatif ; j'achèterais d'abord pour mon frère Martial une bonne casaque bien chaude pour qu'il n'ait pas froid dans son bateau.

— Mais pour toi... pour toi...

— J'aimerais bien un petit Jésus en cire avec son mouton et sa croix, comme ce marchand de figures de plâtre en avait dimanche... tu sais, sous le porche de l'église d'Asnières ?

— A propos, pourvu qu'on ne dise pas à ma mère ou à Calebasse qu'on nous a vus dans l'église !

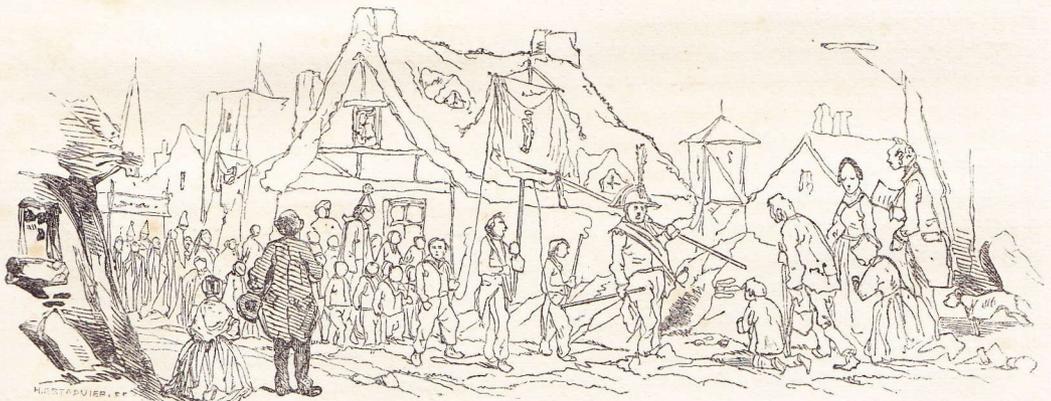
— C'est vrai, elle qui nous a toujours tant défendu d'y entrer... C'est dommage, car c'est bien gentil en dedans une église... n'est-ce pas, François ?

— Oui... quels beaux chandeliers d'argent !

— Et le portrait de la sainte Vierge... comme elle a l'air bonne !...

— Et les belles lampes... As-tu vu ?... Et la belle nappe sur le grand buffet du fond, où le prêtre disait la messe avec ses deux amis, habillés comme lui... et qui lui donnaient de l'eau et du vin ?

— Dis donc, François, te souviens-tu, l'autre année, à la Fête-Dieu, quand nous avons d'ici vu



passer sur le pont toutes ces petites communiantes avec leurs voiles blancs ?

— Avaient-elles de beaux bouquets !

— Comme elles chantaient d'une voix douce en tenant les rubans de leur bannière !

— Et comme les broderies d'argent de leur ban-

nière reluisaient au soleil!... C'est ça qui devait coûter cher!...

— Mon Dieu... que c'était donc joli, hein! François?

— Je crois bien; et les communians avec leurs bouffettes de satin blanc au bras... et leurs cierges à poignées de velours rouge avec de l'or après!

— Ils avaient aussi leur bannière, les petits garçons, n'est-ce pas, François?... Ah! mon Dieu! ai-je été battue encore ce jour-là, pour avoir demandé à notre mère pourquoi nous n'allions pas à la procession comme les autres enfants!

— C'est alors qu'elle nous a défendu d'entrer jamais dans l'église, quand nous irions au bourg ou à Paris, à moins que ça ne soit pour y voler le tronc des pauvres, ou dans les poches des paroissiens, pendant qu'ils écouteront la messe... a ajouté Calébasse en riant et en montrant ses vieilles dents jaunes... Mauvaise bête, va!

— Oh! pour ça... voler dans une église, on me tuerait plutôt... n'est-ce pas, François?

— Là ou ailleurs, qu'est-ce que ça fait, une fois qu'on est décidé?

— Dame! je ne sais pas... j'aurais bien plus peur... je ne pourrais jamais...

— A cause des prêtres?

— Non... peut-être à cause de ce portrait de la sainte Vierge, qui a l'air si douce, si bonne.

— Qu'est-ce que ça fait, ce portrait? il ne te mangerait pas... grosse bête!

— C'est vrai... mais enfin, je ne pourrais pas... Ça n'est pas ma faute...

— A propos de prêtres, Amandine, te souviens-tu ce jour... où Nicolas m'a donné deux si grands soufflets, parce qu'il m'avait vu saluer le curé qui passait sur la grève; je l'avais vu saluer, je le saluais, je ne croyais pas faire mal... moi.

— Oui, mais cette fois-là, par exemple, notre frère Martial a dit, comme Nicolas, que nous n'avions pas besoin de saluer les prêtres. »

A ce moment, François et Amandine entendirent marcher dans le corridor.

Martial regagnait sa chambre sans défiance, après son entretien avec sa mère, croyant Nicolas enfermé jusqu'au lendemain matin.

Voyant un rayon de lumière s'échapper du cabinet des enfants par la porte entr'ouverte, Martial entra chez eux.

Tous deux coururent à lui, il les embrassa tendrement.

« Comment, vous n'êtes pas encore couchés, petits bavards?

— Non, mon frère... nous attendions pour vous

voir entrer chez vous et vous dire bonsoir, dit Amandine.

— Et puis nous avons entendu parler bien fort en bas... comme si on s'était disputé, ajouta François.

— Oui, dit Martial, j'ai eu des raisons avec Nicolas... mais ce n'est rien... du reste, je suis content de vous trouver encore debout: j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

— A nous, mon frère?

— Seriez-vous contents de vous en aller d'ici et de venir avec moi ailleurs, bien loin, bien loin?

— Oh! oui, mon frère!...

— Oui, mon frère.

— Eh bien! dans deux ou trois jours nous quitterons l'île tous les trois.

— Quel bonheur! s'écria Amandine en frappant joyeusement dans ses mains.

— Et où irons-nous? demanda François.

— Tu le verras, curieux... mais n'importe, où nous irons tu apprendras un bon état... qui te mettra à même de gagner ta vie... voilà ce qu'il y a de sûr.

— Je n'irai plus à la pêche avec toi, mon frère?

— Non, mon garçon, tu iras en apprentissage chez un menuisier ou chez un serrurier; tu es fort, tu es adroit, avec du cœur et en travaillant ferme, au bout d'un an tu pourras déjà gagner quelque chose. Ah çà!... qu'est-ce que tu as... tu n'as pas l'air content?

— C'est que... mon frère... je...

— Voyons, parle.

— C'est que j'aimerais mieux ne pas te quitter, rester avec toi à pêcher... à raccommoder tes filets, que d'apprendre un état.

— Vraiment?

— Dame! être enfermé dans un atelier toute la journée... c'est triste... et puis être apprenti, c'est ennuyeux... »

Martial haussa les épaules.

« Vaut mieux être paresseux, vagabond, flâneur, n'est-ce pas? lui dit-il sévèrement, en attendant qu'on devienne voleur... »

— Non, mon frère, mais je voudrais vivre avec toi ailleurs comme nous vivons ici, voilà tout...

— Oui, c'est ça, boire, manger, dormir et t'amuser à pêcher comme un bourgeois, n'est-ce pas?

— J'aimerais mieux ça...

— C'est possible, mais tu aimeras autre chose... Tiens, vois-tu, mon pauvre François, il est crânement temps que je t'emmène d'ici; sans t'en douter tu deviendrais aussi gueux que les autres... Ma mère avait raison... je crains que tu n'aies du vice... Et

toi, Amandine, est-ce que cela ne te plairait pas d'apprendre un état ?

— Oh ! si, mon frère... j'aimerais bien à apprendre, j'aime mieux tout que de rester ici. Je serais si contente de m'en aller avec vous et avec François !

— Mais qu'est-ce que tu as là sur la tête, ma fille ! dit Martial en remarquant la triomphante coiffure d'Amandine.

— Un foulard que Nicolas m'a donné.

— Il m'en a donné un aussi, à moi, dit orgueilleusement François.

— Et d'où viennent-ils ces foulards ? Ça m'étonnerait que Nicolas les ait achetés pour vous en faire cadeau. »

Les deux enfants baissèrent la tête sans répondre.

Au bout d'une seconde, François dit résolument :

« Nicolas nous les a donnés ; nous ne savons pas d'où ils viennent, n'est-ce pas, Amandine ?

— Non... non... mon frère..., ajouta Amandine en balbutiant et en devenant pourpre, sans oser lever les yeux sur Martial.

— Ne mentez pas..., dit sévèrement Martial.

— Nous ne mentons pas, ajouta hardiment François.

— Amandine, mon enfant... dis la vérité, reprit Martial avec douceur.

— Eh bien ! pour dire toute la vérité, reprit timidement Amandine, ces beaux mouchoirs viennent d'une caisse d'étoffes que Nicolas a rapportée ce soir dans son bateau...

— Et qu'il a volé ?

— Je crois que oui, mon frère... sur une galiote.

— Vois-tu, François ! tu mentais, » dit Martial.

L'enfant baissa la tête sans répondre.

« Donne-moi ce foulard, Amandine ; donne-moi aussi le tien, François. »

La petite fille se décoiffa, regarda une dernière fois l'énorme rosette qui ne s'était pas défaits, et remit le foulard à Martial en étouffant un soupir de regret.

François tira lentement le mouchoir de sa poche, et, comme sa sœur, le rendit à Martial.

« Demain matin, dit celui-ci, je rendrai les foulards à Nicolas ; vous n'auriez pas dû les prendre, mes enfants ; profiter d'un vol, c'est comme si on volait soi-même.

— C'est dommage, ils étaient bien jolis ces mouchoirs ! dit François.

— Quand tu auras un état et que tu gagneras de l'argent en travaillant, tu en achèteras d'aussi beaux. Allons, couchez-vous, il est tard... mes enfants.

— Vous n'êtes pas fâché, mon frère ? dit timidement Amandine.

— Non, non, ma fille, ce n'est pas votre faute...

Vous vivez avec des gueux, vous faites comme eux sans savoir... Quand vous serez avec de braves gens, vous ferez comme les braves gens ; et vous y serez bientôt... ou le diable m'emportera... Allons, bonsoir !

— Bonsoir, mon frère ! »

Martial embrassa les enfants.

Ils restèrent seuls.

« Qu'est-ce que tu as donc, François ? Tu as l'air tout triste ! dit Amandine.

— Tiens ! mon frère m'a pris mon beau foulard ; et puis, tu n'as donc pas entendu ?

— Quoi ?

— Il veut nous emmener pour nous mettre en apprentissage...

— Ça ne te fait pas plaisir ?

— Ma foi, non...

— Tu aimes mieux rester ici à être battu tous les jours ?

— Je suis battu ; mais au moins je ne travaille pas ; je suis toute la journée en bateau ou à pêcher, ou à jouer, ou à servir les pratiques, qui quelquefois me donnent pour boire, comme le gros boiteux ; c'est bien plus amusant que d'être du matin au soir enfermé dans un atelier à travailler comme un chien.

— Mais tu n'as donc pas entendu?... Mon frère nous a dit que si nous restions ici plus longtemps, nous deviendrions des gueux ?

— Ah bah ! ça m'est bien égal... puisque les autres enfants nous appellent déjà *petits voleurs*, *petits guillotins*... Et puis, travailler... c'est trop ennuyeux...

— Mais ici, on nous bat toujours, mon frère !

— On nous bat, parce que nous écoutons plutôt Martial que les autres...

— Il est si bon pour nous !

— Il est bon, il est bon, je ne dis pas... aussi je l'aime bien... On n'ose pas nous faire du mal devant lui... il nous emmène promener... c'est vrai... mais c'est tout... il ne nous donne jamais rien...

— Dame ! il n'a rien... ce qu'il gagne il le donne à notre mère pour sa nourriture...

— Nicolas a quelque chose, lui... Bien sûr que si nous l'écoutions, et ma mère aussi, ils ne nous rendraient pas la vie si dure... ils nous donneraient des belles nippes comme aujourd'hui... ils ne se défileraient plus de nous... nous aurions de l'argent comme Tortillard.

— Mais, mon Dieu, pour ça, il faudrait voler ! et ça ferait tant de peine à notre frère Martial !

— Eh bien ! tant pis !

— Oh ! François... et puis si on nous prenait , nous irions en prison...

— Être en prison ou être enfermé dans un atelier toute la journée... c'est la même chose... D'ailleurs, le gros boîteux dit qu'on s'amuse en prison.

— Mais le chagrin que nous ferions à Martial... tu n'y penses donc pas ? Enfin, c'est pour nous qu'il est revenu ici et qu'il y reste ; pour lui tout seul, il ne serait pas gêné, il retournerait être braconnier dans les bois qu'il aime tant.

— Eh bien ! qu'il nous emmène avec lui dans les bois, dit François, ça vaudrait mieux que tout. Je serais avec lui que j'aime bien, et je ne travaillerais pas à des métiers qui m'ennuient... »

La conversation de François et d'Amandine fut interrompue.

Du dehors on ferma leur porte à double tour.

« On nous enferme ! s'écria François.

— Ah ! mon Dieu... et pourquoi donc, mon frère ? Qu'est-ce qu'on va nous faire ?

— C'est peut-être Martial...

— Écoute... écoute... comme son chien aboie !... » dit Amandine en prêtant l'oreille.

Au bout de quelques instants, François ajouta :

« On dirait qu'on frappe à sa porte avec un marteau... on veut l'enfoncer peut-être !

— Oui, oui, son chien aboie toujours...

— Écoute, François !... maintenant c'est comme si on clouait quelque chose... Mon Dieu ! mon Dieu ! j'ai peur... Qu'est-ce donc qu'on fait à notre frère ? Voilà son chien qui hurle maintenant !... »

— Amandine... on n'entend plus rien... » reprit François en s'approchant de la porte.

Les deux enfants, suspendant leur respiration, écoutaient avec anxiété.

« Voilà qu'ils reviennent de chez mon frère, dit François à voix basse ; j'entends marcher dans le corridor.

— Jetons-nous sur nos lits ; ma mère nous tuerait si elle nous trouvait levés, dit Amandine avec terreur.

— Non..., reprit François en écoutant toujours, ils viennent de passer devant notre porte... ils descendent l'escalier en courant...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est donc ?...

— Ah ! on ouvre la porte de la cuisine... maintenant...

— Tu crois ?...

— Oui, oui... j'ai reconnu son bruit...

— Le chien de Martial hurle toujours..., » dit Amandine en écoutant.

Tout à coup elle s'écria :

« François ! mon frère nous appelle..

— Martial ?

— Oui... entends-tu ?... entends-tu ?... »

En effet, malgré l'épaisseur des deux portes fermées, la voix retentissante de Martial, qui de sa chambre appelait les deux enfants, arriva jusqu'à eux.

« Mon Dieu, nous ne pouvons aller à lui... nous sommes enfermés, dit Amandine ; on veut lui faire du mal puisqu'il nous appelle...

— Oh ! pour ça... si je pouvais les en empêcher, s'écria résolument François, je les empêcherais, quand on devrait me couper en morceaux !...

— Mais notre frère ne sait pas qu'on a donné un tour de clef à notre porte, il va croire que nous ne voulons pas aller à son secours ; crie-lui donc que nous sommes enfermés, François ! »

Ce dernier allait suivre le conseil de sa sœur lorsqu'un coup violent ébranla au dehors la persienne de la petite fenêtre du cabinet des deux enfants.

« Ils viennent par la croisée pour nous tuer ! » s'écria Amandine, et dans son épouvante elle se précipita sur son lit, et cacha sa tête dans ses mains.

François resta immobile, quoiqu'il partageât la terreur de sa sœur.

Pourtant, après le choc violent dont on a parlé, la persienne ne s'ouvrit pas, le plus profond silence régna dans la maison.

Martial avait cessé d'appeler les enfants.

Un peu rassuré, et excité par une vive curiosité, François se hasarda d'entre-bâiller doucement sa croisée et tâcha de regarder au dehors à travers les feuilles de la persienne.

« Prends bien garde, mon frère ! dit tout bas Amandine, qui, entendant François ouvrir la fenêtre, s'était mise sur son séant. Est-ce que tu vois quelque chose ? ajouta-t-elle.

— Non... la nuit est trop noire.

— Tu n'entends rien ?

— Non, il fait trop grand vent.

— Reviens... reviens alors.

— Ah ! maintenant je vois quelque chose.

— Quoi donc ?

— La lueur d'une lanterne... elle va et elle vient.

— Qui est-ce qui la porte ?

— Je ne vois que la lueur... Ah ! elle se rapproche... on parle.

— Qui ça ?

— Écoute... écoute... c'est Calebasse.

— Que dit-elle ?

— Elle dit de bien tenir le pied de l'échelle.

— Ah ! vois-tu, c'est en prenant la grande échelle qui était appuyée contre notre persienne, qu'ils auront fait le bruit de tout à l'heure.

— Je n'entends plus rien.

— Et qu'est-ce qu'ils en font, de l'échelle, maintenant ?

— Je ne peux plus voir...

— Tu n'entends plus rien ?

— Non...

— Mon Dieu, François, c'est peut-être pour

— Ça se peut bien.

— Si tu ouvrais un tout petit peu la jalousie pour voir...

— Je n'ose pas...

— Rien qu'un peu...

— Oh ! non, non. Si ma mère s'en apercevait.

— Il fait si noir, il n'y a pas de danger.. »

François se rendit, quoique à regret, au désir de sa sœur, entre-bâilla la persienne et regarda.

« Eh bien ! mon frère ? dit Amandine en surmontant ses craintes et s'approchant de François sur la pointe du pied.

— A la clarté de la lanterne, dit celui-ci, je vois Calebasse qui tient le pied de l'échelle... Ils l'ont appuyée à la fenêtre de Martial.

— Et puis ?

— Nicolas monte à l'échelle, il a sa bache à la main, je la vois reluire...

— Ah ! vous n'êtes pas couchés ! et vous nous espionnez ! » s'écria tout à coup la veuve en s'adressant du dehors à François et à sa sœur. Au moment de rentrer dans la cuisine elle venait d'apercevoir la lueur qui s'échappait de la persienne entr'ouverte.

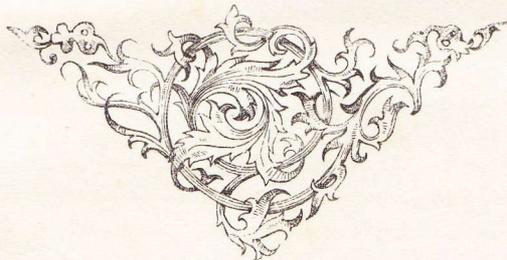
Les malheureux enfants avaient négligé d'éteindre leur lumière.

« Je monte, ajouta la veuve d'une voix terrible, je monte vous trouver, petits mouchards ! »

Tels étaient les événements qui se passèrent à l'île du Ravageur, la veille du jour où madame Séraphin devait y amener Fleur-de-Marie.



monter chez notre frère Martial par la fenêtre... qu'ils ont pris l'échelle !



XCVI. — UN GARNI.



LE passage de la *Bras-serie*, passage ténébreux et assez peu connu, quoique situé au centre de Paris, aboutit d'un côté à la rue Traversière-Saint-Honoré, de l'autre à la cour Saint-Guillaume.

Vers le milieu de cette ruelle, humide, boueuse, sombre et triste, où presque jamais le soleil ne pénètre, s'élevait une maison garnie (vulgairement un *garni*, en raison du bas prix de ses loyers).

Sur un méchant écriteau on lisait : *Chambres et cabinets meublés* ; à droite d'une allée obscure s'ouvrait la porte d'un magasin non moins obscur, où se tenait habituellement le principal locataire du garni.

Cet homme, dont le nom a été plusieurs fois pro-

noncé à *l'île du Ravageur*, se nomme Micou : il est ouvertement marchand de vieilles ferrailles, mais secrètement il achète et recèle les métaux volés, tels que fer, plomb, cuivre et étain.

Dire que le père Micou était en relation *d'affaires* et *d'amitié* avec les Martial, c'est apprécier suffisamment sa moralité.

Il est, du reste, un fait à la fois curieux et effrayant : c'est l'espèce d'affiliation, de communion mystérieuse qui relie presque tous les malfaiteurs de Paris. Les *prisons en commun* sont les grands centres où affluent et d'où refluent incessamment ces flots de corruption qui envahissent peu à peu la *capitale* et y laissent de si sanglantes épaves.

Le père Micou est un gros homme de cinquante ans, à physionomie basse, rusée, au nez bourgeonnant, aux joues avinées ; il porte un bonnet de loutre et s'enveloppe d'un vieux carrick vert.



Au-dessus du petit poêle de fonte auprès duquel il se chauffe, on remarque une planche numérotée

attachée au mur ; là sont accrochées les clefs des chambres dont les locataires sont absents. Les car-

reaux de la devanture vitrée qui s'ouvrait sur la rue, derrière d'épais barreaux de fer, étaient peints de façon à ce que du dehors on ne pût pas voir (et pour cause) ce qui se passait dans la boutique.

Il règne dans ce vaste magasin une assez grande obscurité; aux murailles noirâtres et humides pendent des chaînes rouillées de toutes grosseurs et de toutes longueurs; le sol disparaît presque entièrement sous des monceaux de débris de fer et de fonte.

Trois coups frappés à la porte, d'une façon particulière, attirèrent l'attention du logeur-revendeur-recéleur.

« Entrez ! » cria-t-il.

On entra.

C'était Nicolas, le fils de la veuve du supplicié.

Il était très-pâle; sa figure semblait encore plus sinistre que la veille, et pourtant on le verra feindre une sorte de gaieté bruyante pendant l'entretien suivant. (Cette scène se passait le lendemain de la querelle de ce bandit avec son frère Martial.)

« Ah ! te voilà, bon sujet ! lui dit cordialement le logeur.

— Oui, père Micou; je viens faire affaire avec vous.

— Ferme donc la porte, alors... ferme donc la porte...

— C'est que mon chien et ma petite charrette sont là... avec la chose...

— Qu'est-ce que c'est que tu m'apportes ? du *gras double* (1) ?

— Non, père Micou.

— C'est pas du *ravage* (2); t'es trop feignant maintenant; tu ne travailles plus... c'est peut-être du *dur* (3) ?

— Non, père Micou; c'est du *rouget* (4)... quatre saumons... Il doit y en avoir au moins 150 livres; mon chien en a tout son tirage.

— Va me chercher le *rouget*; nous allons peser.

— Faut que vous m'aidiez, père Micou; j'ai mal au bras. »

Et au souvenir de sa lutte avec son frère Martial, les traits du bandit exprimèrent à la fois un ressentiment de haine et de joie féroce, comme si déjà sa vengeance eût été satisfaite.

« Qu'est-ce que tu as donc au bras, mon garçon ?

— Rien... une foulure.

— Il faut faire rougir un fer au feu, le tremper dans l'eau, et mettre ton bras dans cette eau pres-

que bouillante; c'est un remède de ferrailleur, mais excellent.

— Merci, père Micou.

— Allons, viens chercher le *rouget*; je vais t'aider, paresseux ! »

En deux voyages, les saumons furent retirés d'une charrette tirée par un énorme dogue, et apportés dans la boutique.

« C'est une bonne idée, ta charrette ! dit le père Micou en ajustant les plateaux de bois d'énormes balances pendues à une des solives du plafond.

— Oui, quand j'ai quelque chose à apporter, je mets mon dogue et la charrette dans mon bachot, et j'attelle en abondant. Un fiacre jaserait peut-être, mon chien ne jase pas.

— Et on va toujours bien chez toi ? demanda le recéleur en pesant le cuivre; ta mère et ta sœur sont en bonne santé ?

— Oui, père Micou.

— Les enfants aussi ?

— Les enfants aussi. Et votre neveu André, où donc est-il ?

— Ne m'en parle pas ! il était en ribote hier; Barbillon et le gros boiteux me l'ont emmené, il n'est rentré que ce matin; il est déjà en course... au grand bureau de la poste, rue Jean-Jacques Rousseau. Et ton frère Martial, toujours sauvage ?

— Ma foi ! je n'en sais rien.

— Comment ! tu n'en sais rien ?

— Non, dit Nicolas en affectant un air indifférent : depuis deux jours nous ne l'avons pas vu... Il sera peut-être retourné braconner dans les bois, à moins que son bateau, qui était vieux, vieux... n'ait coulé bas au milieu de la rivière, et lui avec...

— Ça ne te ferait pas de peine, garnement, car tu ne pouvais pas le sentir, ton frère !

— C'est vrai... on a comme ça des idées sur les uns et sur les autres... Combien y a-t-il de livres de cuivre ?

— T'as le coup d'œil juste... cent quarante-huit livres, mon garçon.

— Et vous me devez ?

— Trente francs tout au juste.

— Trente francs, quand le cuivre est à vingt sous la livre ? trente francs !!!

— Mettons trente-cinq francs et ne souffle pas, ou je t'envoie au diable, toi, ton cuivre, ton chien, et ta charrette.

— Mais, père Micou, vous me filoutez par trop ! il n'y a pas de bon sens.

(1) Lames de plomb généralement volées sur les toits.

(2) Débris métalliques recueillis par les ravageurs.

(3) Fer.

(4) Cuivre.

— Veux-tu me prouver comme quoi il t'appartient, ce cuivre? et je t'en donne quinze sous la livre.

— Toujours la même chanson... Vous vous ressemblez tous, allez, tas de brigands! Peut-on écorcher les amis comme ça! Mais c'est pas tout: si je vous prends de la marchandise en troc, vous m'erez bonne mesure, au moins!

— Comme de juste. Qu'est-ce qu'il te faut? des chaînes ou des crampons pour tes bachots?

— Non, il me faudrait quatre ou cinq plaques de tôle très-forte, comme qui dirait pour doubler des volets...

— J'ai ton affaire... quatre lignes d'épaisseur... une balle de pistolet ne traverserait pas ça.

— C'est ce que je veux... justement...

— Et de quelle grandeur?

— Mais... en tout, sept à huit pieds carrés.

— Bon! qu'est-ce qu'il te faudrait encore?

— Trois barres de fer, de trois à quatre pieds de long et de deux pouces carrés.

— J'ai démoli l'autre jour une grille de croisée, ça t'ira comme un gant... et puis?

— Deux fortes charnières et un loquet pour ajuster et fermer à volonté une soupape de deux pieds carrés.

— Une trappe, tu veux dire?

— Non, une soupape.

— Je ne comprends pas à quoi ça peut te servir, une soupape?

— C'est possible, moi je le comprends.

— A la bonne heure, tu n'auras qu'à choisir, j'ai là un tas de charnières... Et qu'est-ce qu'il te faudra encore?

— C'est tout.

— Ça n'est guère.

— Préparez-moi tout de suite ma marchandise, père Micou, je la prendrai en repassant; j'ai encore des courses à faire.

— Avec ta charrette! Dis donc, farceur, j'ai vu un ballot au fond; c'est encore quelque friandise que tu as prise dans le buffet à tout le monde, petit gourmand?...

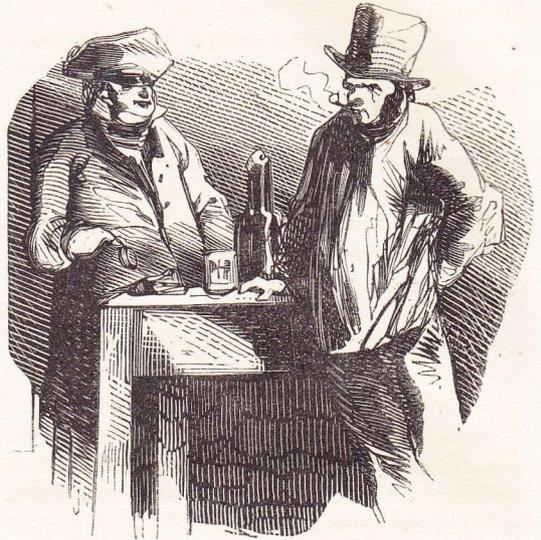
— Comme vous dites, père Micou; mais vous ne mangez pas de ça. Ne me faites pas attendre mes ferrailles, car il faut que je sois à l'île avant midi...

— Sois tranquille, il est huit heures; si tu ne vas pas loin... dans une heure tu peux revenir, tout sera prêt, argent et fournitures... Veux-tu boire la goutte?

— Toujours... vous me la devez bien... »

Le père Micou prit dans une vieille armoire une

bouteille d'eau-de-vie, un verre fêlé, une tasse sans anse, et versa.



« A la vôtre, père Micou!

— A la tienne, mon garçon, et à ces dames de chez toi!

— Merci... Et ça va bien toujours votre garni?

— Comme ci, comme ça... j'ai toujours quelques locataires pour qui je crains les descentes du commissaire... mais ils payent en conséquence.

— Pourquoi donc?

— Es-tu bête! quelquefois je loge comme j'achète... à ceux-là je ne demande pas plus de passeport que je ne te demande de facture de vente à toi.

— Connu!... mais à ceux-là vous louez aussi cher que vous m'achetez bon marché.

— Faut bien se rattraper... J'ai un de mes cousins qui tient une belle maison garnie de la rue Saint-Honoré, même que sa femme est une forte couturière qui emploie jusqu'à des vingt ouvrières, soit chez elle, soit dans leur chambre.

— Dites donc, vieux obstiné; il doit y en avoir de girondes (1) là dedans!

— Je crois bien? il y en a deux ou trois que j'ai vues quelquefois apporter leur ouvrage... Mille z'yeux! sont-elles gentilles! Une petite surtout, qui travaille en chambre, qui rit toujours et qui s'appelle Rigolette... Dieu de Dieu, mon fiston! quel dommage de ne plus avoir ses vingt ans!...

— Allons, papa... éteignez-vous, ou je crie au feu!...

(1) Jolies.

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844